

A MON AMI R. C.

(Pour le SAMEDI)

Tu vas partir, ami de mon enfance,
Que j'aimais tant !
Sans t'occuper des ennuis de l'absence,
Tu pars content.

Où retrouver un ami véritable ?
Dans ma douleur
Tout l'avenir m'apparaît redoutable.
Vraiment, j'ai peur.

Te souviens-tu de la belle journée
Où tous les deux
Nous faisons sur notre destinée
Des songes creux ?

Nos courssavaient comprendresans paroles
Nos grands secrets.
Ils oubliaient tous les plaisirs frivoles
Tous les regrets.

Soudain vers moi ton œil profond se porte
Et tu me dis :
Soyons toujours attachés de la sorte,
Restons unis.

Ta main pressait avec ardeur la mienne ;
Je répondais :
" Mon amitié est égale à la tienne."
Tu le savais.

Oh ! c'est alors que la vie était douce
Sans lendemain ;
Mais maintenant quelque force te pousse,
Vers l'incertain ?

Pourtant, je veux te faire une prière ;
Écoute-moi :
Dans ton exil, exil bien volontaire,
Ressouviens-toi.

Montréal, 25 janvier 1890.

CARTOUCHE.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR RENDRE AUX VIEILLES NOIX LEUR SAVEUR

On les met dans un baquet dans lequel on verse de l'eau bouillante et salée. On les retire après le refroidissement. Elles ont alors repris l'aspect et le goût qu'elles avaient étant fraîches.

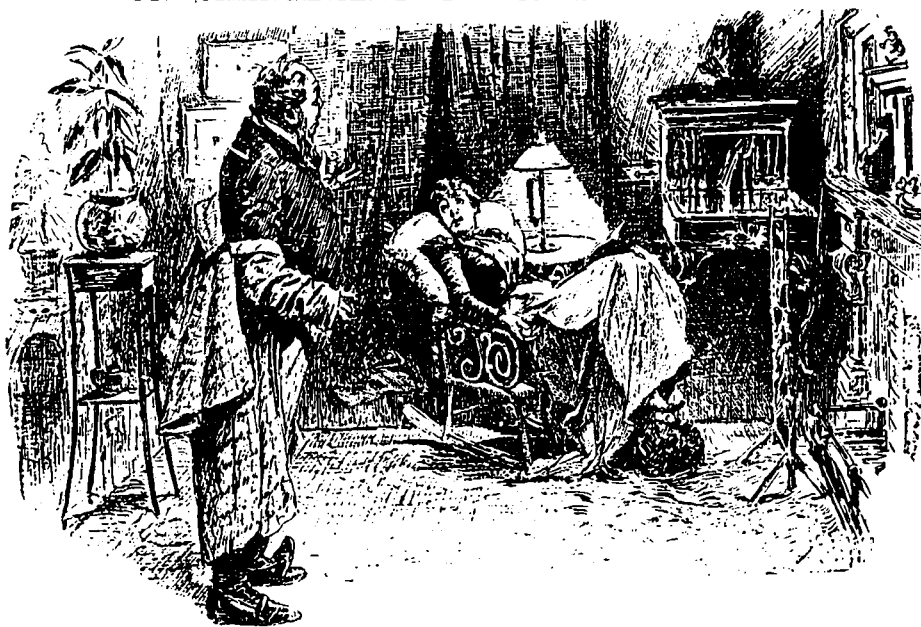
L'AMOUR C'EST LA VIE, MAIS PAS L'EAU DE VIE



Reginald.—De grâce, Marie, retirez ces mots cruels ! Rien ne peut égaler la force de mon amour.

Marie.—Excepté la force de votre haleine, qui sent l'alcool à cinq pas.

UN CHANGEMENT D'HEURES INATTENDU



Madame Vivelaioie, (1er Janvier, 3 hrs. a.m.)—Je comprends que tu voulais voir partir 1889 ; mais enfin, elle est partie à minuit, après tout.

Monsieur Vivelaioie, (agent d'une station de chemin de fer et en recherche d'explications).—C'est que vchois-tu, m'chère, y'a eu un changement d'heure, ell' partie à 2 heures sheulement, c't'année.

LES DANGERS DU LAIT

Farceur, (s'adressant à un monsieur au nez très rouge dans un omnibus).—Ce n'est pas à sucer de la glace, n'est-ce pas, monsieur, que vous avez rougi votre nez ?

Le monsieur.—Hélas ! mon cher monsieur, et pourtant, pendant toute une année je n'ai bu que du lait.

Le farceur.—Toute une année ?

Le monsieur.—Oui, monsieur ; il est vrai que c'est l'année que j'étais en nourrice !

UN VRAI CANDIDAT

Le chef Hughes (à un aspirant).—Je suppose que vous arrêtez un criminel, et qu'il vous offre une piastre pour sa liberté, le laisseriez-vous s'en aller ?

L'aspirant.—Non, monsieur.

Le chef Hughes.—Qu'est-ce que vous lui diriez ?

L'aspirant.—Je lui dirais... essayez-en cinq ! L'examen n'a pas été satisfaisant.

POUR RIEN AU MONDE

Le mari, (malade au lit).—On dirait qu'il sort de la fumée par le plancher. Cours, Amélie, et vas le dire à la femme d'en bas. Pour sûr, il y a du feu quelque part dans sa maison ?

La femme, (rentrant dans sa dignité).—Il ne manquerait plus que cela, maintenant, que j'aïlle chez cette femme ! Il y a trois mois que nous vivons ici, et elle n'est jamais venue me voir !

L'UNANIMITÉ DES VOIX

Un ami.—Tiens ! je croyais que tu allais te marier avec Mademoiselle Trésriche. N'en a-t-il pas été question un peu ?

Georges.—Oui, mais ça n'a pas pris. Toute la famille s'y opposait.

L'ami.—La famille ! Mais du moment que la demoiselle...

Georges.—J'ai dit toute la famille... et elle en fait partie.

LES DROITS DU TRAVAIL

Le commis.—Je désirerais que mon salaire fut augmenté.

Le maître, (fatigué).—Très bien, voulez-vous autre chose ?

Le commis.—Je voudrais sortir une heure plus tôt chaque jour, pour me permettre de jouir de mon augmentation.

LA SUPERIORITE DES SANGLOTS

L'excellent Boireau a dîné chez un ami de collège. Au dessert, l'amphitryon l'invite à tendre son verre.

—Voici, dit-il, une liqueur excellente, mais elle est très capiteuse, et je ne t'en donnerai qu'une larme.

—Entre nous, répond Boireau, je ne te cache pas que j'aimerais mieux un sanglot.